

PIETERSE, Jan Nederveen et PAREKH, Bhikhu. *The Decolonization of Imagination: Culture, Knowledge and Power*. London, Zed Books Ltd., 1995, 256p.

André Drainville

Volume 27, Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703570ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703570ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Drainville, A. (1996). Review of [PIETERSE, Jan Nederveen et PAREKH, Bhikhu. *The Decolonization of Imagination: Culture, Knowledge and Power*. London, Zed Books Ltd., 1995, 256p.] *Études internationales*, 27(1), 188–191.
<https://doi.org/10.7202/703570ar>

stabilité sociétale des pays industrialisés avancés. Le gouffre qui sépare les États stables, s'adaptant tant bien que mal aux affres de la nouvelle économie mondiale, et les États précaires, dont la viabilité est très réduite, est en train de s'élargir. Étant effectivement abandonnés à leur sort, ces derniers s'exposent à des puissances mineures régionales à régime suspect, ce qui ne peut qu'entraîner que des conséquences incalculables.

Onnig BEYLERIAN

Département de science politique
Université du Québec à Montréal

The Decolonization of Imagination: Culture, Knowledge and Power.

PIETERSE, Jan Nederveen et
PAREKH, Bhikhu. London,
Zed Books Ltd., 1995, 256p.

Dans son introduction aux *Damnés de la terre*, Jean-Paul Sartre parlait de l'aliénation commune du colonisateur et du colonisé, et encourageait les occidentaux à lire Frantz Fanon : «[Il] vous explique à ses frères et démontre... le mécanisme de nos aliénations : profitez-en pour vous découvrir à vous-même dans votre vérité d'objets.» En terminant son texte, Sartre expliquait ainsi son soutien aux luttes anti-coloniales : «Nous aussi, gens de l'Europe, on nous décolonise...on extirpe par une opération sanglante le colon qui est en chacun de nous.»

Les auteurs qui ont contribué à *The Decolonization of Imagination: Culture, Knowledge and Power* s'inscrivent dans un projet intellectuel et politique qui a tout à voir avec celui de Sartre et Fanon : ils veulent se donner

les moyens de reconnaître l'imagination coloniale pour mieux la dépasser ; un projet qui, comme l'expliquent Jan Pieterse et Bhikhu Parekh, interpelle également colonisés et colonisateurs.

Dépasser l'imaginaire colonial – les images que les pays colonisateurs se font d'eux-mêmes et de la relation qu'ils entretiennent avec les territoires colonisés – demande deux choses des auteurs impliqués. D'abord qu'ils reconstruisent l'imaginaire colonial, ensuite qu'ils le déconstruisent. La reconstruction est l'ouvrage d'archéologues des structures sociales et de l'esprit des sociétés – de ce que les historiens des Annales ont déjà appelé l'histoire des mentalités et de la longue durée, cette profonde histoire qui change si lentement qu'elle apparaît immobile. La déconstruction de l'imaginaire colonial, premier pas vers la post-colonialité, est la pensée du métissage, des diasporas, de l'hybridité, du déplacement et de l'exil. C'est aussi la libération du dernier territoire colonisé, l'esprit.

The Decolonization of Imagination est divisé en trois parties. La première («Imaginaires of domination») contribue à l'archéologie de l'imaginaire colonial. Six auteurs y présentent un survol des imaginaires de dominations correspondant à divers épisodes du colonialisme. Les trois premiers chapitres de cette section sont particulièrement remarquables. Le chapitre de Marion O'Callaghan («Continuities in imagination») propose un impressionnant survol historique d'imaginaires coloniaux. O'Callaghan identifie les éléments constitutifs de l'expérience coloniale, et les structures idéologiques qui contraignent colonisateurs

et colonisés, sans pour cela faire violence ni à la spécificité des moments historiques (le temps court où l'histoire apparaît faite de *realpolitik*), ni aux différences entre colonisateurs et colonisés. Lorsqu'elle parle de la décolonisation des années soixante, par exemple, O'Callaghan trace le lien entre la montée du pouvoir national des ex-colonisés et la montée des revendications indentitaires ailleurs (*black power*, *black is beautiful*, marchandisation ethnique, programmes de *black studies* dans les universités états-uniennes; thèses de la *négritude* et d'*Africanité*, indigénisme en Amérique latine, eurocentrisme...), autant d'imaginaires particularistes qui sont des éléments exacerbés du colonialisme avancé pour O'Callaghan.

Patrick Brantlinger («Dying races': rationalizing genocide in the nineteenth century») présente un catalogue raisonné des apologismes de l'exterminisme au 19^e siècle. Il traite de darwinisme social et culturel, de racisme scientifique, des thèses du fardeau de l'homme blanc et, en seconde partie (où il est question du génocide des autochtones de Tasmanie), il présente l'histoire que ces idées ont aidé à faire.

Dans «Ethnographic showcases, 1870-1930», Raymond Corbey traite des expositions coloniales de la seconde moitié du 19^e siècle, et il situe l'imaginaire impérialiste et le racisme scientifique à la fois par rapport au colonialisme et au désir moderne de tout classifier, de visualiser et de cataloguer, de fichier les êtres humains comme des marchandises. Dans ce très bon chapitre, les autochtones des *villages indigènes* de l'exposition parisienne de 1878 côtoient les Amazo-

nes du *Moskauer Panoptikum* de Frankfurt (1899), les Pygmées, les Zoulous, Kaffirs et indigènes rouges d'Amérique dans un carnaval ethnographique qui concrétise efficacement l'imaginaire colonial.

La deuxième partie de l'ouvrage («Imaginary of cultural pluralism») essaie de faire le lien entre la fixité culturelle propre au colonialisme et l'hybridité, le nomadisme, de l'imaginaire post-colonial. Dans un chapitre difficile, où elle abuse d'inventions vernaculaires et de lourds paradoxes, et où elle fait porter le poids de sa synthèse historique sur des anecdotes trop fragiles et des discours souvent mal situés, qui sont lus et déconstruits plus qu'ils ne le méritent, Ann Stroler («'Mixed-bloods' and the cultural politics of European identity in colonial South-East Asia») explore les contradictions culturelles du colonialisme libéral, qui inclut les coloniaux dans sa mission civilisatrice, et les enferme dans des particularismes nouvellement inventés. Pour Stroler, le colonialisme ouvre de nouveaux territoires et agrandit les espaces sociaux, mais érige de nouvelles frontières; il remet en cause les catégories sociales, mais contribue à les reconstruire. Au chapitre 9 («Patterns of exclusion: imaginary of class, nation ethnicity and gender in Europe»), Jan Berting explore la relation entre les images que l'Europe nouvellement moderne se faisait d'elle-même et la dialectique de l'inclusion/exclusion sociale. Elle fait le lien entre cette dialectique et la construction sociale des idées de classe, de nation, d'ethnicité et de genre. Au chapitre 10, Ronald Takaki («Culture wars in the United States») se pose la question du nouvel ordre

mondial (*a new world order or a new chaos in the world?*) du point de vue des relations raciales aux États-Unis. Il termine son très bref et très mince texte par une mise en garde contre le triomphalisme facile de Fukuyama. Le dernier chapitre de cette section («Teaching for the Times» de Gayatri Chakravorty Spivak) travaille laborieusement l'idée d'une culture littéraire transnationale, et tente d'en apercevoir les contours sans pour autant faire violence à la multiplicité des voix qui s'expriment dans le nouveau monde de l'imaginaire post-colonial.

La troisième partie de *The Decolonization of Imagination* est intitulée «Global imaginaries». Elle contient deux textes («The emerging Megastate versus the politics of ethnonationalist identity» de Sol Yurik et «The self wandering between cultural localization and globalization» de Susantha Goonatilake) qui analysent la difficile naissance de ce que leurs auteurs appellent l'imaginaire pluraliste de la post-colonialité. Il est question dans ces textes des contradictions du nouveau cosmopolitisme, qui contient sa propre négation – le particularisme –, de localisme et de globalisme, de communautés organiques et virtuelles. Malheureusement, le travail prospectif de Goonatilake et Yurik est faible. Leurs outils théoriques (immatérialisme dialectique, analyse discursive, archéologie d'un futur proche) sont astucieux mais mal travaillés, et surtout ignorants des limites du possible. Dans un chapitre précédent, Marion O'Callaghan rappelait que l'imagination sociale ne transforme pas d'elle-même le monde qu'elle projette. Nonobstant mai 1968, disait-elle dans ce qui pourrait servir de mise en garde

à Goonatilake et Yurik, l'imagination n'est pas au pouvoir.

On reprochera à certains auteurs leur instrumentalisme, qui les encourage à traiter les imaginaires sociaux comme de simples reflets des structures matérielles. Comme si, en fait, tous les procès de production (de marchandises, d'imaginaires sociaux et individuels, des structures de la vie quotidienne) se ressemblaient. Marion O'Callaghan, par exemple, a un sens mécanique et linéaire de la correspondance entre relations sociales et production des imaginaires sociaux. Pour elle, les imaginaires sont produits par les relations sociales, et n'ont pas d'autonomie. Les sociétés ne rêvent pas, elles organisent leurs pensées en fonction des impératifs matériels du moment. À d'autres auteurs, on reprochera d'accorder une trop grande autonomie aux formes d'imagination et d'isoler l'imaginaire colonial dans le monde des idées, loin des rapports sociaux. Dans «Liberalism and colonialism: a critique of Locke and Mill» par exemple, Bhikhu Parekh utilise la pensée libérale du colonialisme – en fait la pensée de Locke et Mill – pour éclairer les contradictions internes du libéralisme. Il ne s'inquiète ni des mécanismes sociaux de construction de l'imaginaire colonial, ni de la relation à faire entre l'imaginaire colonial, le libéralisme et la structuration des relations sociales. De même, Hiroshi Yoshioka («Samourai and self-colonization in Japan») situe son intéressante exploration de la colonisation internalisée du Japon uniquement dans l'univers du discours social, là où de son propre aveu le pouvoir existe plus comme une métaphore que comme une contrainte vécue. Pour

Jan Berting, les idéologies et les modes de développements ne sont pas le résultat de la lutte des groupes sociaux ; ils sont immatériels, et les ordres sociaux ne sont pas vécus, ils sont interprétés.

Les auteurs réunis dans ce volume font le pari que l'histoire de la longue durée (celle des mentalités et des modes de vie) peut être appréhendée en accéléré, dans le temps court de l'histoire ; que l'histoire de l'imaginaire colonial et sa postface post-coloniale peuvent être l'affaire de quelques années. Pour gagner ce pari contre la lourdeur du temps, ils prennent des raccourcis : ils jouent sur les métaphores, lisent les événements comme des symptômes historiques, sautent du journalisme à l'ontologie, du trivial médiatique à ce qui est crucial historiquement. Le chapitre de Toine van Teeffelen («Metaphors and the Middle East») par exemple, réduit l'imaginaire occidental du Moyen-Orient à une collection d'éclairs médiatiques. Dans le même ordre d'esprit, les textes de Goonatilake et Yurik abordent l'histoire avec une désinvolture fâcheuse. Pour eux, l'histoire est un texte dont la lecture ne pose aucun problème, qui peut être cité à tout propos et dont les images peuvent être saisies et transposées aisément. Dans le monde que ces auteurs habitent, le problème de la transformation historique et sociale ne se pose plus, ou trop peu. Pour construire un monde post-colonial, il s'agit, comme le propose Sol Yurik, de réécrire le texte capitaliste.

Malgré la sympathie qu'ils auraient pour ce projet, Fanon et Sartre rappelleraient à Yurik ainsi qu'aux auteurs de plusieurs des cha-

pitres de *The Decolonization of Imagination*, que cette réécriture ne passe pas d'abord par l'installation de l'imagination au pouvoir, mais par la transformation des rapports sociaux qui produisent, sans les contrôler, les imaginaires sociaux.

André DRAINVILLE

Département de science politique
Université Laval, Québec

ÉCONOMIE INTERNATIONALE

Regional Integration and the Global Trading System.

ANDERSON, Kym et BLACKHURST, Richard (dir.). *New York, Harvester Wheatsheaf, 1993, 502p.*

Depuis quelques années, un débat a pris forme concernant l'organisation du monde contemporain. La chute de l'empire soviétique et les politiques des grandes puissances mondiales ont amené plusieurs auteurs à s'interroger sur les contours d'un ordre international différent de ce qui existait jusqu'au milieu des années 1980.

L'une des questions centrales de ce débat porte sur la formation possible de grandes régions économiques et sur l'impact de ce phénomène pour l'évolution à venir du système international. Sommes-nous en train d'assister à l'émergence de blocs économiques en Europe, en Asie et en Amérique avec quelles conséquences, politiques et économiques, pour la conduite des relations internationales contemporaines ?

Une littérature déjà substantielle existe à ce propos mais la particularité de l'ouvrage de Anderson et